

Françoise Léziart (dir.), *Porto Rico à la croisée des chemins. Altérité et différence dans les caraïbes*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2017, 148 pages

Martin Lamotte
CNRS-CITERES

L'ouvrage édité par Françoise Léziart fait, comme cette dernière le mentionne en introduction, suite à deux journées d'étude organisées à l'Université Rennes 2 sur Puerto Rico. L'objet de ces manifestations et de ce livre est de réfléchir aux problématiques identitaires à travers notamment les œuvres littéraires produites sur cette île des Caraïbes, État libre associé aux États-Unis depuis 1952. L'ouvrage se découpe ainsi en deux parties : une première, intitulée « Littérature et identité » traitant en sept chapitres des romans et de la poésie portoricaine et une seconde, « Histoire et Société », composée de quatre chapitres suivant une approche plus sociologique. Le corpus d'auteurs regroupe des universitaires, femmes et hommes, provenant de la France (Rennes 2, Paris 3), de Porto Rico (UPR) et de l'Argentine (Université del Salvador), ainsi que des romanciers, poètes ou essayistes, ce qui donne au projet éditorial un caractère original et divers. Enfin, on notera, puisque ce n'est pas si courant dans des ouvrages académiques, que le livre propose plusieurs registres d'écritures (analyses littéraires, textes sociohistoriques, extrait d'une conférence orale ou encore œuvres poétiques). Ceci confère un rythme particulier à l'ouvrage, d'autant que les chapitres sont courts, et qu'ils présentent une diversité des points de vue et des styles.

L'un des premiers atouts de ce travail est de rendre accessible, en traduisant des extraits à un public francophone, des œuvres d'auteurs portoricains. Cette littérature reste, comme l'indiquent José Rabelo et Françoise Léziart, méconnue en dehors de Puerto Rico. Le chapitre de l'écrivain et plasticien Nelson Ricart Guerrero, parachève d'ailleurs cet effort de traduction en juxtaposant les versions originales et françaises des poèmes présentés, ce qui permet aux lecteurs d'apprécier la beauté de la poésie dans sa langue d'origine. Les auteurs portoricains sont par ailleurs discutés dans les chapitres d'analyse littéraire qui permettent, comme les deux excellents textes de Alicia Montes, au public non initié d'en décoder les notions d'invisibilité ou d'isolement. L'objectif premier de rendre accessible le travail de ces auteurs est donc largement atteint, même s'il est dommage que le travail de traduction ne soit pas identifié.

Ces choix éditoriaux s'accompagnent d'une contextualisation qui replace dans une trame sociohistorique les questions identitaires évoquées dans la première partie et permet d'en comprendre les enjeux. Le texte de Rodolphe Robin, écrit en collaboration avec Anaïs Diné, clair, incisif et synthétique, retrace la trajectoire sociale, politique et économique de Porto Rico. Ce chapitre est nécessaire, à la fois pour comprendre la perspective des auteurs portoricains publiés dans la première partie et pour recadrer l'ouvrage sur les problématiques identitaires qu'il entend traiter.

Sur le plan thématique, l'ouvrage propose de manière intéressante l'agencement de plusieurs problématiques telles celle de l'invisibilité – notion avancée un peu hâtivement dans le texte du romancier Eduardo Lalo, puis expliquée dans ceux de Montes et recontextualisée dans celui de Robin – tout comme celle du départ et de la migration, examinée dans le texte plus difficile d'accès de Juan Carlos Quintero-Herencia. L'exposé sur les cartes de la ville de San Juan, dans le second texte de Montes, est passionnant et utile non seulement à une analyse anthropologique urbaine, mais aussi à la compréhension des tensions internes à la société portoricaine sur le plan des classes sociales. C'est d'ailleurs l'une des forces de cet ouvrage, mais aussi l'une de ses limites, que de montrer les points de tensions de cette société, que les auteurs prennent attention à ne pas décrire comme monolithique. Ainsi, le texte de José Rabelo sur la métaphore féminine dans la littérature portoricaine aborde les questions de genre dans la littérature de l'île, mais aussi, à travers elles, dans la réalité sociale de Puerto Rico. La question de l'altérité et des différences n'est donc pas uniquement appréhendée à travers l'opposition Puerto Rico/États-Unis et la question coloniale, ce qui constitue une des forces de la proposition théorique de cet ouvrage.

Il nous semble pertinent de nous attarder sur deux questions. Tout d'abord, comment, dans un projet éditorial de cette envergure, s'articule le mélange des genres afin de provoquer des possibilités d'analyses ? Ensuite, comment, dans les analyses que proposent ces chapitres, sont traités (et reproduits) les processus d'invisibilisation, notamment sur la question raciale ?

Puisqu'elle met quelque peu à mal la cohérence générale du livre, la diversité des registres d'analyses constitue peut-être un des points faibles de ce travail. Ainsi, on peut regretter un manque d'articulation entre les textes et interroger la place des chapitres de Moal sur l'île de Montserrat ou Reyes Nunez sur le mouvement coopératif à Porto Rico dans l'architecture générale du livre. En soit, les deux textes sont convaincants, mais si le premier ne traite pas du tout de Porto Rico, le second ne fait aucun lien avec les œuvres littéraires présentées en première partie. Il aurait pourtant été utile d'expliquer pourquoi une comparaison, qui n'est de fait pas abordée, entre Porto Rico et Montserrat est pertinente. De la même manière, le texte extrait d'une conférence d'Eduardo Lalo placé en début d'ouvrage ne traite pas directement de Porto Rico, mais des peuples nomades de la Terre de Feu. Rappelons que l'auteur a pourtant reçu le prestigieux prix Romulo Gallegos en 2013, récompensant le meilleur roman latino-américain de l'année et qu'il est érigé dans ce présent ouvrage collectif, comme étendard des écrivains de la culture portoricaine moderne. Il faudra attendre le second texte de Montes pour préciser le propos de Lalo et l'inscrire dans ce que cette dernière désigne comme une « mélancolie benjaminienne ». Pour aller au bout de cette proposition intéressante que celle d'articulation de différents registres d'écriture, il aurait pu être utile de dresser le profil sociologique des romanciers et poètes dont il est question afin de situer leur point de vue. Le lecteur comprend, à la lecture des textes de Montes et Rabelo, que Porto Rico présente des tensions sociales, économiques et de genre dans lesquelles s'inscrivent les travaux de ces écrivains. Il sera noté par ailleurs que malgré l'introduction mentionnant

« le rayonnement de l'écriture féminine à Porto Rico », aucune romancière ou poétesse n'a été conviée à contribuer à cet ouvrage collectif. Enfin, seul Rabelo procède à une présentation, assez sommaire, mais salubre, du champ du « monde des Lettres ».

Deuxièmement, alors que l'ouvrage entend rendre compte des problématiques identitaires qui saisissent l'île de Porto Rico, il est étonnant que la question raciale ne soit qu'effleurée alors que Françoise Léziart note en introduction que l'analyse de la littérature portoricaine permet de mettre à jour la réalité insulaire et le conflit racial. Alicia Montes dans son analyse cartographique de San Juan à travers les écrits de deux auteurs, mentionne à plusieurs reprises les catégories raciales (blanc/noir) et la « diversité chaotique » de l'île, mais passe, semble-t-il, à côté de ce sujet, lui préférant une analyse en termes de classes. De manière générale, les auteurs semblent abonder dans le mythe auto-référentiel de la société portoricaine autour des *Tres Raizas*, les « trois races », qui se seraient harmonieusement mélangées à Porto Rico. Pourtant, comme le montre la récente littérature critique sur les mouvements sociaux à Porto Rico, les choses sont loin d'être aussi simples. Les populations les plus pauvres et les plus marginalisées sont aussi celles qui sont considérées (et se considèrent) comme noires et l'île connaît une réelle ségrégation raciale, d'autant plus forte qu'elle est occultée. Le contexte portoricain se rapprocherait ainsi de ce que l'anthropologue et historien haïtien Michel-Rolph Trouillot (1995) appelait des formes de mise sous silence (*silencing*) du passé. Par ailleurs, l'anthropologue portoricaine Isar Godreau (2015) a démontré « l'invisibilisation » de la question raciale notamment dans le contexte des luttes indépendantistes portoricaines. Il est presque ironique que la thématique de l'invisibilisation, bien qu'au cœur de l'ouvrage, reproduise une forme d'invisibilité. Au final, le projet littéraire d'Eduardo Lalo repose sur l'idée que, selon l'auteur, la littérature à la même fonction que l'anthropologie – comme il l'explique dans sa conférence placée en début d'ouvrage – soit de collectionner les restes et témoigner de la disparition des peuples. Or, il s'agit là d'un projet qui s'inscrit dans une version fixiste de l'idée de culture, entreprise que l'anthropologie a délaissée depuis près d'un demi-siècle. Alors qu'il cherche vraisemblablement à rendre compte du silence, voire peut-être y résister, est-ce que ce projet ne repose pas sur d'autres versions des tensions identitaires portoricaines, que peinent à mettre en lumière les auteurs ? C'est donc toute la question de l'intersection des problématiques identitaires et de leur tension dans le projet d'une « littérature portoricaine » qui en est ainsi soulignée en miroir.

Malgré ces points critiques, l'ouvrage est de bonne facture, soigneusement édité et précieux pour l'accès à des textes et auteurs peu connus, voire inconnus, d'un public francophone.

Références

- Godreau, Isar, 2015. *Scripts of Blackness: Race, Cultural Nationalism, and U.S. Colonialism in Puerto Rico*. Champaign, University of Illinois Press.
- Trouillot, Michel-Rolph, 1995. *Silencing the Past: Power and the Production of History*. Boston, Beacon Press.

Véronique Pache Huber, Charles-Édouard de Suremain, Élise Guillermet (dir.), *Production institutionnelle de l'enfance. Déclinaisons locales et pratiques d'acteurs (Amérique latine et Europe)*, Liège : Presses Université de Liège, 2016, 196 pages.

Jennifer Lopes
Université de Montréal

Cet ouvrage collectif sur la production institutionnelle de l'enfance offre une contribution importante non seulement aux études de l'enfance en s'inscrivant dans la « nouvelle anthropologie » et la « nouvelle sociologie » de l'enfance, mais apporte également une perspective approfondie sur l'une des représentations de l'enfance générée par diverses institutions ayant à cœur la protection des enfants. Ce volume qui rassemble huit articles, dont certains ont été présentés en communication au colloque « Pour une anthropologie de l'enfance et des enfants » à Liège en 2011, propose, à partir d'approches variées en sciences sociales, un regard sur la fabrication de l'image de l'enfant en Europe (France et Belgique) et en Amérique latine (Bolivie, Brésil et Mexique).

L'ouvrage présenté ici s'inscrit dans les débats sur l'universalisme des droits de l'enfant et ainsi à l'imposition de modèles occidentaux comme idéal type. En effet, dès 1989 la Convention Internationale des droits de l'enfant (CIDE) devient un tremplin à la réalisation d'un programme politique occidental cherchant à poursuivre une quête civilisatrice postcoloniale. Au centre de cette société évoluée, l'enfant est un être tantôt victime, tantôt dangereux qu'il faut maîtriser et contrôler pour respecter l'ordre établi et sécuriser les collectivités. L'universalisme dont fait preuve la CIDE à l'égard de cette conception de l'enfant est pourtant une notion critiquée (Lancy 2007). De nombreuses recherches affirment, par ailleurs, qu'il existe plusieurs enfances (Balagopalan 2011; Szule et Cohn 2012), une thèse également soutenue dans ce volume. L'intention de la publication est de faire part aux lecteurs des enjeux qui sous-tendent les dictats sociaux et moraux concernant l'identité de l'enfant, notamment sa prise en charge et son éducation. Les auteurs ont mené des enquêtes ethnographiques auprès d'acteurs de la protection de l'enfance, de parents, et d'enfants, présentant ainsi une perspective comparative entre les pays, les milieux socioéconomiques, institutionnels et culturels. Les méthodes de collectes de données sont diverses et reposent à la fois sur de longs terrains, des entrevues individuelles et collectives, des récits de vie, des questionnaires, des approches diachroniques ou encore auto-ethnographiques.

Après une présentation détaillée de la structure du volume, les éditeurs discutent de l'apport des huit chapitres à la question de la production institutionnelle de l'enfance. Les trois premières contributions (Potin, Robin, Casman et César) examinent le rôle de la parenté au sein de configurations nouvelles comme les placements d'enfants en famille d'accueil ou au moment du choix de résidence lors de la séparation des parents. Ils dégagent simultanément une néoparenté (émotionnelle) façonnée au-delà des cadres normatifs imposés par les politiques institutionnelles, la justice ou même la parenté biologique. Suivent les contributions de Mouglet et de Cadart